

ARTISANS DE DIEU

De leurs mains, ils façonnent la pierre, le bronze, le verre, le papier ou encore le son, et contribuent à la beauté des églises et des célébrations. Visite des ateliers de ceux qui aident les croyants à élever leur âme.

DANS L'ATELIER
du créateur de vitraux
Bruno Loire, qui travaille
avec l'artiste-sculptrice
Fleur Nabert.

« IL Y A DANS LA CRÉATION UN ÉLAN SIMILAIRE À CELUI DE LA PRIÈRE »

Elle : Fleur Nabert, 39 ans, sculptrice. Lui : Bruno Loire, 61 ans, artisan d'art, spécialiste en création de vitraux à Chartres. Ils ont œuvré de concert à plusieurs reprises.

LA VIE. Comment en êtes-vous venus à vivre de votre passion ?

FLEUR NABERT. J'ai commencé la sculpture à 15 ans, au hasard d'un atelier de modelage : on m'a donné de la terre, et ce fut définitif ! J'ai eu la chance que mon père ne s'effraye pas, et même encourage ma vocation. Né en 1935, il rêvait de devenir musicien, mais sa famille l'avait obligé à faire de la médecine et du droit... Il m'a fait rencontrer assez tôt l'univers du bronze, ce qui m'a permis d'entrer directement dans le monde de la création pérenne. Un jour, l'aumônier du lycée Henri-IV, où j'avais étudié en classe préparatoire – une année très difficile, marquée par le suicide d'un étudiant –, m'a commandé un tabernacle et un triptyque pour la superbe chapelle aux voûtes gothiques : il savait que j'avais souffert, et j'ai vécu cela comme une démarche de paix. J'ai découvert le lieu sacré comme terrain de travail. Et quand j'ai commencé à sculpter le tabernacle, en bois, tout simple, j'ai glissé du contenant au contenu : la demeure du saint sacrement. Quel immense privilège de pouvoir la façonner ! En cet instant, j'ai trouvé une terre de travail et une matière à magnifier à travers la création liturgique. Par la suite, j'ai toujours travaillé avec des artisans d'art comme Bruno Loire : maîtres verriers, fondeurs, dinandiers, doreurs... Ce couplage est merveilleux, car cette alliance de forces et d'expériences se teinte souvent d'amitié fidèle.

BRUNO LOIRE. Avec mon frère Hervé, nous sommes à la tête d'un atelier familial créé par notre grand-père il y a bientôt 75 ans. Notre père Jacques travaille toujours très activement avec nous. Je suis né dans cet atelier et j'y ai vécu jusqu'au bac. À l'époque, je ne voulais surtout pas en faire mon métier : j'ai fait des études d'aménagement du territoire, mais il était trop tard : le virus avait été inoculé. Nous sommes

spécialisés dans la création de vitraux, essentiellement pour l'architecture religieuse, mais aussi profane. Nous réalisons nos propres créations, dites « Loire », du nom de notre famille, mais nous travaillons aussi en collaboration avec des artistes extérieurs à l'atelier, comme ce fut le cas de mon grand-

père avec Joan Miró. Ou, à l'occasion de ma première réalisation, avec le peintre italien Valerio Adami, pour les tableaux monumentaux de la gare d'Austerlitz.

Artiste ou artisan, comment vous définissez-vous et où placez-vous la limite ?

B.L. Pour moi, la création est de l'ordre du spirituel et de l'invention : quand il s'agit de créer, il faut être capable d'apporter ses tripes. Je dirais que l'artisan a la maîtrise du savoir-faire – un savoir-faire qui peut être mis au service de la création et permettre à l'artiste de s'exprimer –, et l'artiste, la capacité de créer. On peut être uniquement artisan d'art – il n'y a rien de péjoratif – ou seulement créateur, ou avoir la double casquette. Parfois, des visiteurs, en entrant dans l'atelier, où l'on réalise parfois des vitraux inspirés de ceux de la cathédrale, s'exclament : « Ah ! vraiment, vous êtes des artistes ! » Je leur réponds : « Non, l'artiste crée ; en ce moment nous recopions quelque chose. » Certes, nous avons un « coup de main », car nous sommes de bons artisans d'art, mais lorsque nous recopions, nous ne sommes pas des artistes. Pour autant, une même personne peut être artiste et artisan, ce qui est le cas dans ma famille. En ce qui me concerne, il m'arrive de faire des créations, mais quand je travaille avec Fleur, elle est l'artiste et je suis l'artisan. Mais j'y mets ma

FLEUR NABERT ET BRUNO LOIRE, dans l'atelier où ils réalisent ensemble des panneaux vitrés pour les monuments religieux.



sensibilité, qui implique que si l'artiste allait voir un autre artisan, le rendu serait différent, et pas uniquement pour une question de savoir-faire ; il entre une part de ressenti. D'un artisan d'art à l'autre, la chambre d'écho n'est pas la même, de la même manière qu'une symphonie de Beethoven diffère selon le chef d'orchestre. La dimension personnelle, mélange de savoir-faire et de sensibilité, entre en ligne de compte.

F.N. Je me définis clairement comme créatrice, c'est-à-dire celle qui doit faire advenir ce qui n'est pas encore, et les artisans d'art comme Bruno m'aident dans ce processus. Ils m'apportent la pérennité. Ce que je sculpte dans le plâtre ou dans la terre doit être transformé en verre ou en bronze pour durer. Les artisans m'emmènent dans le temps. Ils m'aident aussi à réaliser de grands rêves, comme le mur de gloire de la basilique de Saint-Avoid (Moselle), que j'ai entièrement rénover, avec un fond de chœur en verre thermoformé – le plus grand que nous ayons réalisé à ce jour.

Une bonne partie de vos commanditaires sont dans le domaine religieux. En quelle part la foi entre-t-elle dans votre démarche ?

B.L. Quand j'accompagne un artiste, ce qui prime est le rapport que je tisse avec lui et la manière dont nous pouvons intégrer son projet dans une architecture religieuse donnée : c'est davantage le sentiment que l'on éprouve par rapport à cette architecture qui nous porte, et l'ambiance que l'on veut refléter, que la foi à proprement parler. Cela diffère si l'œuvre est figurative ou non. Parfois, le commanditaire nous demande d'exprimer un message : en ce moment, par exemple, nous fabriquons des vitraux pour une église anglicane, et il nous a été demandé de représenter le sacrifice d'Abraham et un Christ en majesté. C'est très didactique et il est difficile d'exprimer un ressenti de foi. Quand je travaille avec Fleur, nous nous situons davantage dans la recherche d'une atmosphère et d'une expérience de ce qui sera vécu dans l'espace religieux. Plus que la foi, ce qui me porte, c'est de proposer des atmosphères ; je considère que nous avons réussi notre travail si nous permettons au plus grand nombre de se sentir bien pour célébrer et prier.

F.N. Quand je travaille avec Bruno, nous essayons effectivement de façonner des lieux où les gens puissent avoir de la joie à prier ensemble, et cela se passe de mots, car nous avons le même but. Quant à ma propre relation entre ma foi et mon travail, je peine à en démêler l'écheveau ! Un artiste est une personne qui essaye d'avoir des visions et de générer des images. Je fabrique des images en volumes, en couleurs, en verre, en bronze, en bijoux... Pour être capable de produire ces images, je dois puiser dans ce qu'il y a de plus vif et de plus précieux en moi. Il y a quelques années, j'ai fait le choix de puiser dans les zones de lumière et non dans les

zones d'ombre de mon être. Plus jeune, j'ai travaillé sur la souffrance ; un jour, la vie avançant, les enfants arrivant, je me suis demandé quelles images j'avais envie de laisser, et la réponse était la lumière de la flamme bien plus que ses cendres. Dans la rapidité de ce monde soucieux, mon but est de proposer des images qui soient comme des flèches de feu. Il faut donner à tous ces gens qui courent la possibilité de s'arrêter pour accéder à la chambre de leur âme où veille le feu qui jamais ne s'éteint. Ce feu, cet amour, est pour moi l'empreinte de Dieu et le plus beau sujet que je puisse avoir. Je veux donner accès à cela dans les lieux publics et aux gens là où ils vivent : à la rentrée je vais créer des icônes de verre et d'or que l'on pourra avoir chez soi.

Une prière ?

F.N. À certains moments de création intense, le geste de la main devient pleinement habité par tout l'être et cette concentration ultime est assez proche d'un état mystique. Chez moi, ce sont les deux versants d'une même montagne : dans la prière je veux voir Dieu, dans la création je veux le montrer. Et dans les deux cas la quête est, bien sûr, infinie.

À SAVOIR

Sur son site, l'artiste vend directement les bijoux inspirés qu'elle conçoit. fleur nabert.com ateliers-loire.fr

TRAVAIL DE LA MATIÈRE


et de la lumière, et constante innovation caractérisent la collaboration de Fleur Nabert et Bruno Loire.



B.L. Au moment du travail de création artistique et du geste, il y a un tel état d'esprit, de concentration et de grâce, au sens où il faut se laisser porter par des forces qui parfois nous dépassent ! Certains artistes disent : « *La main de Dieu guide la mienne* » : je n'irais pas jusque-là, mais je dirais qu'il faut un état de paix et de concentration intérieure proche de l'état de prière ou de celui d'un sportif avant d'aborder une compétition. Il faut être totalement à ce que l'on fait.

Votre métier peut faire rêver... Quelles difficultés les « artisans de Dieu » rencontrent-ils ?

B.L. Notre secteur des métiers d'art nous oblige à avoir des clients sans cesse renouvelés, car les vitraux ne s'usent pas vite... Il existe aussi des difficultés propres aux époques. Dans les années 1970, parce que les architectures d'églises étaient beaucoup plus sobres et moins dotées de vitraux, l'atelier a été obligé de se remettre en question afin de repartir sur de nouvelles bases. Mes parents ont créé la Galerie du vitrail à Chartres et ma mère a inventé le métier d'antiquaire en vitrail, qui consiste à acheter des vitraux anciens pour les restaurer et les revendre. Il faut sans cesse rechercher ; nous essayons de faire croître cet esprit d'innovation de génération en génération, au service de nos créations et des artistes que nous accueillons. Depuis 20 ans, nous avons développé un savoir-faire nouveau dans l'art du vitrail, avec le thermoformage – qui répond parfaitement aux exigences de sécurité dans les lieux publics – et la peinture sur verre : c'est ma petite contribution à l'art du vitrail, qui n'a pas bougé entre le XII^e et le XIX^e siècle, restant très figuratif. Nous proposons aux architectes d'inclure des décors verriers dans l'architecture profane – comme ils le faisaient avec succès à l'époque de l'Art nouveau ou de l'Art déco –, mais ce n'est pas simple : pour beaucoup, le vitrail reste associé à l'architecture religieuse.

F.N. J'ai la chance d'avoir du travail, d'être sollicitée... Pendant le confinement, alors que tout était bloqué, j'ai trouvé une nouvelle manière de créer, car c'était vital pour moi – plus que de sortir ! C'est comme cela que j'ai commencé à fabriquer des bijoux d'artiste, en stricte autonomie, ce qui était une nouveauté pour moi. Après l'architecture religieuse, je me suis mise à habiller l'architecture humaine. La seule difficulté de la vie d'artiste est que je dois avoir une discipline de silence, ce qui, pendant le confinement, avec mes trois petites filles, n'a pas été facile. Le temps de la création n'est pas celui de la vie concrète : c'est une plongée dans les eaux profondes de l'âme. Je me suis habituée à « plonger » alors que tout dort encore. La lumière de l'aube, chaque jour neuve sur le monde, est une parfaite compagne pour l'artiste qui espère faire poindre un rayon de grâce à la surface de la matière. 

INTERVIEW MARIE-LUCILE KUBACKI

PHOTOS ROBERT KLUBA/REA POUR LA VIE